

LA BELLE TENEBREUSE

QUATRIÈME PARTIE

LE JOUEUR D'ORGUE

Jean frappa, entra et prévint qu'un déjeuner froid était servi.

—J'ai pensé, malgré monsieur, que monsieur serait trop faible s'il s'en allait ainsi, sans prendre quelque chose, ne fût-ce qu'un verre de vin.

—Vous avez bien fait.

Il passa dans la salle à manger, mais son estomac serré se refusait à absorber de la nourriture. Il but coup sur coup deux ou trois verres de vin. Un peu de rougeur lui monta aux joues.

—Jean a raison, dit-il, cela m'a fait du bien.

La voiture était attelée, un petit duc qui leur avait servi souvent à Beaufort et à lui lorsqu'ils partaient ainsi pour la chasse. Daguerre y pensa. Un froid sourire erra sur ses lèvres. Dans cette âme n'entraînait ni pitié, ni remords.

Il se sentait traqué et menacé. Il tournait toutes ses facultés vers sa défense. Et nul autre sentiment que celui de son salut ne pouvait pénétrer dans son cœur desséché.

Il faisait, nous l'avons dit, ou plutôt il allait faire une matinée radieuse, un peu froide. Le soleil levant chassait les brumes.

En sortant par la grille que nos lecteurs connaissent, Daguerre, ainsi qu'il avait fait la veille, eut soin d'inspecter les environs, longtemps, avec une attention soutenue.

Il ne vit rien de suspect.

La plaine était déserte et l'œil embrassait au loin. Il rendit la main et le cheval partit d'un grand trot allongé vers la forêt.

En chemin, il rencontra quelques ouvriers qui se dirigeaient vers Creil, quelques paysans qui allaient aux labours, quelques voitures se rendant au marché. Ce fut tout.

Chaque visage était par lui examiné d'un coup d'œil.

Il se rassura.

—Enfoncé, le docteur Gérard, murmura-t-il... enfoncé, mon fils.

Il ne se sentait pas trop fatigué, bien que la route fût assez mauvaise. Il avait choisi exprès une voiture à quatre roues, afin d'être moins secoué, car sa blessure le faisait souffrir à chaque cahot. Il ne doutait plus du succès de son entreprise.

Bientôt il atteignit la forêt.

Il suivait, —sinistre coïncidence,—le chemin par où, quelques semaines auparavant, s'était engagée la voiture qui conduisait à la Novice Valognes et Beaufort.

Il y pensa et, malgré son cynisme, sa pâleur devint plus grande.

Il ferma involontairement les yeux quand la voiture passa à l'endroit même où Valognes avait été tué.

C'était là, sous les pieds du cheval, que le pauvre homme était tombé.

La mare de sang n'était plus visible, depuis longtemps. Le sable l'avait recouverte peu à peu. Ici, à sa droite, lui, Daguerre, avait attendu, caché dans les broussailles sur le monticule derrière lequel était la Mare aux Biches.

S'il lui avait prit la fantaisie de descendre, il aurait pu certainement reconnaître le trajet fait par ses deux balles dans les branches, avant d'atteindre, la première Valognes, la seconde Beaufort.

Il fouetta le cheval qui partit au galop.

Cent mètres plus loin, c'était l'endroit où la voiture s'était abattue, alors que Beaufort, par la secousse, était projeté dans le bois.

C'était là, près de ces bouleaux, qu'avait roulé la précieuse valise contenant la fortune convoitée.

C'était là, devant lui, qu'il l'avait ramassée, tout en se tenant aux arbres pour ne pas tomber, tellement sa blessure le faisait souffrir et en se mordant les lèvres jusqu'au sang pour ne pas crier.

Nuit horrible !

Et en retraversant ce chemin, en reconnaissant ces détails, en revivant cette nuit, pour ainsi dire, Daguerre s'en venait à éprouver je ne sais quelle sensation effroyable de triomphe.

Il avait déjoué les investigations, alors que sa blessure pouvait le perdre ! Il avait trompé la justice ! Il avait forcé au silence le docteur Gérard, pris entre son devoir et son affection, son honneur et sa pitié, comme par les mâchoires d'une tenaille.

Oui, il triomphait ! N'avait-il pas le droit d'être fier ?

Et il approchait du dénouement....

Il laissa son cheval faire encore quelque cent mètres, puis prenant un étroit chemin à peine assez large pour la voiture, il s'enfonça dans les feuillages que le vent froid de l'automne avait déjà touchés de son aile d'or.

Quand il jugea que, du chemin, la voiture serait complètement invisible, il descendit. Il attacha le cheval à un arbre ; puis s'engagea sous le couvert.

Il se dirigeait vers la Mare aux Biches, parcourant en sens inverse le trajet fait déjà par lui la nuit du meurtre.

Mais à ce moment il ne réfléchissait plus.

L'heure d'agir était venue.

Bientôt il fut au monticule d'où il avait tiré sur Valognes et Beaufort.

Il descendit. Quelques mètres plus loin, la Mare aux Biches éclatait sous le ruissellement du soleil.

Il s'arrêta avant de se montrer à découvert.

Une vague et indéfinissable crainte venait de l'envahir.

Il écouta si on ne le suivait pas.

Un peu de vent passait dans les arbres, brise matinale qui faisait tomber dans les bruyères toutes les gouttes de rosée amassées par la nuit à la pointe des feuilles.

Il n'entendit rien.

Alors il sortit des broussailles et se dirigea vers la mare....

A cette même heure, à ce même endroit de la forêt où les singulières circonstances dont nous avons fait le récit venaient de les réunir, que faisait Glou-Glou ? —que faisait aussi l'agent Pinson ?....

Pinson se tenait immobile dans son massif de fougères, ne perdant pas de vue le joueur d'orgue endormi.

Celui-ci dormait toujours, ronflait toujours.

Et à force d'immobilité, Pinson sentait ses jambes s'engourdir.

Tout à coup, l'agent avance un peu la tête.

Il a entendu un léger bruit.

Quel bruit ?.... Est-ce un lapin qui sort du terrier et déboule dans les broussailles ? Est-ce un faisan qui vient à la mare ? Est-ce quelque lièvre ou quelque chevreuil ?

—Ou bien, se demande-t-il anxieux, est-ce une créature humaine ?

Il écarte avec précaution des fougères pour mieux voir. Le bruit cesse. L'aurait-on surpris ? A-t-il été vu ou entendu ?

Il écoute de nouveau, concentrant de ce côté-là toute son attention.

De nouveau le même bruit se fait entendre.

—C'est le pas d'un homme et ce n'est pas Glou-Glou. Ce ne peut-être que quelque braconnier. L'endroit est bon pour un affût.... le bord de la mare est piétiné par les biches, les cerfs et les chevreuils.

Il s'était posté pour ne point perdre Glou-Glou de vue.

Mais ce bruit qu'il percevait partait de derrière lui.

Et derrière lui, c'étaient des broussailles inextricables, à travers lesquelles il n'était pas possible de distinguer, même un animal, même un homme.

—Si je sors de mes fougères, je me montre, se dit le faux Alsacien, si je ne sors pas, je ne vois rien, que faire ?....

Il était perplexe. Il se tint coi.

Ayant tout à coup tourné la tête vers le joueur d'orgue, il remarqua que celui-ci n'occupait plus la même place.

Glou-Glou venait de se réveiller et s'était dressé.

Les yeux encore endormis, la tête toujours bien lourde, il était aveuglé par la réverbération des rayons du soleil dans la mare.

Il semblait réfléchir profondément et pour la seconde fois se demander—comme quelques heures auparavant près de l'auberge—où il pouvait bien être.

Il était encore fatigué sans doute, car il se recoucha, le regard fixé sur les eaux calmes.

Cette fois il ne dormait plus.

Et son attention semblait être ardemment fixée sur un point invisible à Pinson.

—Il se passe ici quelque chose que je ne comprends pas, se disait l'agent.... Glou-Glou a les yeux brillant d'une façon singulière ; on dirait vraiment une bête fauve qui guette sa proie !.... Ah ! si je pouvais m'avancer un peu.... sans qu'on m'entende.... Je devinerais peut-être.... Mais voilà, je me suis trop bien caché....

Il essaya cependant, en se trainant sur la mousse. Quand il faisait craquer une branche morte, il s'arrêtait.

A force de patience, de précaution, il arriva jusqu'au bord des broussailles qui interceptaient sa vue.

Il resta courbé, mais il avança la tête....

Un homme était là, près de la mare, lui tournant le dos.... Cet homme se dirigeait vers l'eau stagnante, au milieu de laquelle se trouvait une touffe de grands roseaux que la brise du matin faisait osciller lentement.

—Qu'est-ce qu'il fait, celui-là ? se demanda Pinson.

Daguerre avait les pieds dans l'eau. Bientôt il eut de l'eau jusqu'aux chevilles. Bientôt il en eut jusqu'à mi-jambes....

Et en face de lui, de l'autre côté de la mare, Pinson voyait distinctement Glou-Glou qui dévorait Daguerre des yeux.

—Ça me semble très intéressant, murmura l'agent, mais je n'y comprends goutte. Pourquoi Glou-Glou le surveille-t-il, avec autant d'attention ? Y a-t-il à cela un motif secret ?.... Est-ce curiosité pure ?.... Y a-t-il préméditation de sa part ? ou bien est-ce le hasard ?

Et pendant que Daguerre avançait toujours :

—Eh ! l'autre, quelle d'idée de venir prendre un bain de pied, à cette heure, dans une mare boueuse où il n'y a que des sangues et des grenouilles ?.... Et sans seulement retirer ses chaussures.

Tout à coup, la scène change.

Daguerre vient de tressailler,—comme averti par le fluide magnétique